



# CORPS & RÉSISTANCES

Vol.22, no.1, 2017-2018

FÉMIN  ÉTUDES

# TABLE DES MATIÈRES

4

*Catherine Côté*

**amenez-en  
de la fatigue**

6

*Sophie Dansereau*

**POURTANT  
CE CORPS**

**10**

*Frédérique Trudeau*

**corps  
étranger**

**18**

*Trihn Lo*

**PEAUSAGE**

**28**

*Rosalie Ladouceur*

**corruption  
identitaire**

fatigue

amenez

amenez-en  
de la fatigue

la

de

-en

amenez-en, de la fatigue  
je me fais du café pour calmer la douleur derrière mes yeux  
il pleut depuis deux semaines et je ne peux plus dormir  
les planchers commencent à friser sur les bords  
le vacarme  
est impensable  
dans mes nerfs comme dans mes os

mon corps se disloque quand je cours à travers la ville  
avec ma casquette des yankees et une fièvre épouvantable  
mon souffle se terre  
profondément dans mon ventre  
une main contre mon sein, je ne me sens même pas

je ne m'appartiens plus depuis un moment déjà  
mais je m'entête

**POUR TANT**

**C**

**CORP**

**POUR TANT POUR**

**CE CE**

**CORPS COR**

**POUR TANT**

**CE**

**CORPS**

---

*pour ma mère*

les regards glissent lents et lourds le long de ma  
peau les regards s'accrochent visqueux le long de  
mes courbes

l'urgence me prend mon corps se creuse n'exposer  
que mes os dans leur droiture froide mes ongles en  
griffes arrachent leurs regards de mon corps

pourtant ce corps de montagnes m'est cadeau de  
femmes tendres elles ont recueilli la beauté des  
aurores pour les faire fleurir dans l'étendue de  
leurs vallées de chair

pourtant ce corps n'est pas territoire à conquérir



POURTAINT

C

CORP

OURTANT | POU

CE CE

CORPS COR

POURTANT

CE

CORPS



corps  
étranger

corps  
étranger

Le soleil brille sur ma peau de lait. Déjà, je commence à rougir sous les rayons qui me forcent à plisser les yeux. Il fait chaud. Je sens les gouttes de sueur descendre le long de mon dos, me faisant frissonner de chaleur.

J'attends l'autobus depuis une bonne dizaine de minutes. J'ai un travail important à remettre pour mon cours d'économie et j'ai peur d'être en retard. Je tente de voir si l'autobus tourne le coin de la rue, mais je n'y arrive pas. Le soleil m'aveugle. Je crois que la chaleur me monte à la tête. Tout semble tourner autour de moi.

Je m'assois sur le banc sous l'abribus, la tête entre les mains. Ma vision s'embrouille, mais ce n'est pas le soleil. Je vois des points noirs. Je connais ces symptômes. Ce sont les mêmes que lorsque je n'ai pas assez mangé et que je fais le moindre effort physique. Je vais m'évanouir. J'ai chaud. Très chaud. Le bus n'arrive toujours pas. J'ai la gorge serrée. Je ne sais pas si je vais vomir. Je sue énormément. Je suis incapable de me lever, ni même de bouger. Je flotte. Je plane. Au loin, je vois l'autobus s'approcher. J'espère que le bus sera vide. J'espère qu'il y aura une place près de la fenêtre. J'espère que je n'aurai à parler à personne.

L'autobus s'arrête. Je tente d'agir normalement. Par miracle, je réussis à me lever. J'entre dans l'autobus, confuse. Je salue le chauffeur et trouve une place près de la fenêtre. À bout de force, je réussis à l'ouvrir. L'autobus reprend la route. Le vent me souffle au visage. Je me sens molle. Trempée de sueur, je fonds sur mon banc. Je ne serai bientôt qu'une flaque gisant sur le sol de l'autobus. Par chance, ce n'est pas bondé. Je peux respirer. J'ai l'impression que je vais m'endormir. Je m'affaisse lentement sur mon banc. J'oublie que je ne suis pas seule. Il faut que je me ressaisisse. Je ne peux rester immobile. J'ouvre mon sac et y sors une bouteille d'eau. Je l'ouvre, de peine et de misère. Une gorgée. Je renverse l'eau un peu partout sur moi. Je ne contrôle pas mes mouvements. Je n'ai aucune force. Je ne sais pas si les gens me regardent, mais je m'en fous. Tout s'efface graduellement. Je ferme les yeux. J'ouvre les yeux. J'ai l'impression de porter les lunettes de quelqu'un d'autre. Elles me donnent un énorme mal de tête. Les points noirs reviennent. Ils sont accompagnés de vagues qui brouillent mon champ de vision. Cette fois, ce n'est pas le soleil. J'en suis certaine. Mon arrêt est le prochain. Je ne veux pas m'évanouir. Je ne veux pas m'évanouir. Je ne veux pas m'évanouir.

L'autobus ralentit. Puis s'immobilise.

Je me lève. Je ne sais pas comment, mais je me lève. Mes jambes, amorphes, ne m'appartiennent plus. Elles tremblent. Je m'agrippe aux parois de l'autobus. Je tente d'y trouver appui. Les portes s'ouvrent. Tout devient noir.

J'ouvre les yeux. Je ne suis plus dans l'autobus. Je regarde autour de moi : du gazon, des arbres, des gens qui marchent; des gens qui m'ignorent. Je suis agenouillée par terre et j'observe mes mains : on dirait celles de quelqu'un d'autre. Reprenant lentement mes esprits, je fonds en larmes.

Des migraines avec aura. Heureusement que je suis venue consulter parce que des épisodes comme les miens précèdent souvent la formation d'un caillot au cerveau. C'est ce que mon médecin m'a dit. Il paraît que certaines filles ne peuvent tolérer la prise d'œstrogènes, hormones qui se trouvent dans la majorité des pilules contraceptives. Mais ça, il ne faut pas trop en parler. Je me sens toute petite dans le fauteuil rouge du cabinet. Je regarde mon médecin, sans mot. J'ai dix-huit ans. Depuis maintenant trois ans, j'avale cette pilule quotidiennement. Chaque jour, à neuf heures précises, mon téléphone sonne m'indiquant qu'il est temps de prendre ma pilule. Chaque soir, je sors cette petite plaquette de mon sac, sans me questionner sur ce que j'ingère. Après tout, c'est normal. Toutes les filles le font.

Je pensais connaître mon corps. Je pensais connaître ma pilule. Après trois ans, je réalise que chaque fille est différente; que chaque corps a ses caprices. Je réalise surtout que chaque femme doit trouver le moyen de contraception qui lui convient et qu'il n'est pas obligatoire de prendre quoi que ce soit non plus. Je réalise aussi qu'il faut cesser d'avoir peur d'en parler. La douleur, les effets secondaires, les options; il faut briser le silence. Mon corps m'appartient et le choix me revient. Chaque femme devrait pouvoir faire un choix éclairé, poser des questions, se renseigner, décider de la méthode qui lui plaît. Pour ma part, je reprends lentement le contrôle, explorant mes options. Anneau, implant, patch, injections, stérilet, je magasine. Je tente de retrouver mon corps, de reconnecter avec lui. J'apprends à l'écouter. J'apprends à le respecter.

**E**

**P**

**A**

**U** ←

←

**S**

**A**

**G**

**E**

*Trihn Lo*

*Photographie  
Questionnement de  
l'imaginaire lié au féminin*

---

**peausage 2 ;  
peausage 4  
photographies  
numériques,  
2017  
série in  
progress  
enPostures**

S'articulant de préférence en un certain nombre de séries qui comportent, presque chaque fois, une modification nécessaire ou un réajustement formel, ma recherche prioritairement poético-visuelle et centrée sur le corps s'appuie voire s'exerce volontiers sur plusieurs médias, notamment la musique électro-acoustique ou mixte, la photographie et la vidéo. Ces différentes formes s'avèrent autant de manières de réinterroger et d'expérimenter le pouvoir qu'ont les images à véhiculer et même à façonner des modèles de représentation corporelle<sup>1</sup>.

Proche – d'un point de vue théorique – des esthétiques d'un corps relationnel de dérivation phénoménologique<sup>2</sup>, d'une corporité « ailleurs » pour le dire avec Michel Bernard (2005), c'est l'attrait pour certains imaginaires corporels féminins/féministes qui a été le vrai déclencheur de ma démarche visuelle.



<sup>1</sup> Sur la séduction de l'image, sa « force intime » et même sa violence, cf. Jean-Luc Nancy, 2003 (« Ni imitation, ni reproduction, ni copie, [...] l'image ne la "représente" pas [cette force], mais elle l'est, elle l'active, elle la tire et elle la retire, elle l'extrait tout en la retenant, et c'est avec elle qu'elle nous touche », p. 18).



<sup>2</sup> Plus que la notion de corps, c'est la manière dont le sujet vit son corps, son expérience charnelle, dans un croisement continu de relations entre moi et monde, qu'il est à penser. Ainsi, dépassant une vision dualiste, Merleau-Ponty décrit déjà cette expérience en termes de continuité et même de réversibilité et nous invite à ressentir notre corps au cœur des choses du monde auxquelles il participe : « Visible et mobile, mon corps est au nombre des choses, il est l'une d'elles, il est pris dans le tissu du monde et sa cohésion est celle d'une chose. Mais, puisqu'il voit et se meut, il tient les choses en cercle autour de soi, elles sont une annexe ou un prolongement de lui-même, elles sont incrustées dans sa chair, elles font partie de sa définition pleine et le monde est fait de l'étoffe même du corps » (1964, p. 19). Loin d'être une simple enveloppe, le corps est donc « le mode d'inscription primordiale du sujet dans le monde, tout en étant un élément de ce monde. Il révèle la réversibilité fondamentale du sens : le sujet n'est que dans son incarnation, dans sa manière d'être au monde, le sujet est par son corps sans pour autant pouvoir y être réduit » (Alexandre Klein, 2010, p. 274-275). Sur l'importance de la notion de « chair » et de « chiasme », et sur la cohérence du projet merleau-pontien, cf., entre autres, Renaud Barbaras (1991). Pour une relecture (post-) féministe et queer de la pensée merleau-pontienne je renvoie au très bel article de Fabrice Bourlez, 2016, p. 143-165.

Ainsi, d'un travail de longue haleine de documentation et même de re-appréhension visuelle de grands sujets déviants de l'histoire – notamment les figures de la sainte et de l'hystérique, corps hors norme dessinant d'autres scènes pulsionnelles, d'autres mises en scène du désir – a abouti à la série numérique in progress *enPostures*, dont le titre anticipe l'interrogation entre "image du corps" et "corps-image", tout en jouant avec la perception des spectateur.e.s<sup>3</sup>.

Ce n'est donc finalement qu'un questionnement du regard – re/mise en cause d'un point de vue féministe, partiel, situé<sup>4</sup>, de la naturalisation des normes perceptives – que met en branle cette expérimentation sur les surfaces corporelles. Les formes, souvent découpées, souvent incohérentes, tendent soit à se géométriser soit à se confondre avec le décor, à se désordonner par rapport au tracé anatomique classique, forçant instinctivement l'observateur.e à opérer une sorte de remise en ordre mentale, comme dans la torsion im/possible de la photo *Dans tous les azimuts*<sup>5</sup>, un clin d'œil à la conversion hystérique<sup>6</sup>.



<sup>3</sup> L'exposition massive de corps-images « formatés à des fins de consommation » nous place, comme le dit bien Laurance Ouellet-Tremblay, « hors de la possibilité même d'une véritable expérience du réel ». Du corps vivant, faillible et mortel, comme voie de notre présence au monde, au décor(ps), instituant des idéaux corporels indéfectibles, coupés de l'histoire et du temps, c'est inévitablement notre devenir organique, placé sous le signe de l'obsolescence, qui est disqualifié (2009, p. 49).



<sup>4</sup> La notion fait référence à « Situated Knowledges » de Donna Haraway (1988), mais aussi au concept d'« anachronisme », par rapport à l'interprétation des sujets de l'histoire, élaboré par Nicole Loraux (cf. 1993).

<sup>5</sup> Voir [pic.twitter.com/qyMwdOvSiJ](https://pic.twitter.com/qyMwdOvSiJ).

<sup>6</sup> Dans le modèle de la conversion hystérique il y a toujours une référence plastique au corps ou mieux à la plasticité des pulsions : « c'est l'art de donner forme à l'intérieur qui sera constamment évoqué. Intérieur qui dans l'élaboration freudienne est toujours lié à la représentation des processus inconscients. En défiant et en subvertissant l'anatomie, l'hystérique prend appui sur certaines parties de son corps pour construire une autre scène. C'est cette chorégraphie inconsciente bien orchestrée par des désirs interdits auxquels l'hystérique se livre. La scène présente dans le corps chez l'hystérique viendrait en cacher une autre. » (Cristina Lindenmeyer, 2010, p.1582). Compte tenu de l'abondante littérature sur ce sujet et de nombreuses relectures et remaniements contemporains apportés à la théorie freudienne, on pourra utilement renvoyer aux travaux de Nicole Edelman, dont l'approche socio-historique de la pensée médicale est enrichie par une histoire des genres et des représentations. Sur la mise en scène du corps de l'hystérique cf. également les textes désormais classiques de Georges Didi-Huberman et de Monique Sicard, et le très récent ouvrage de Bourgain-Wattiau, Abecassis et Molinier (voir la bibliographie).

Et si d'autres prises de vue, en jouant de l'effet d'une absence, semblent chatouiller une pulsion de complétude<sup>7</sup>, elles ne testent pas moins certains préjugés naturalisants qui, *volens nolens*, reconduisent toujours un modèle de rationalité par trop kantien.

Pour le dire autrement, ce n'est qu'un point de vue excentré, de biais, point de vue insolite, excédant les limites discursives, que la série *enPostures* encourage. De cette manière de déplacer les points de vue, d'être ou ne pas être "dans la peau" de (La) femme<sup>8</sup>, *Peausage 2* et 4 – pointant sur la dimension imagièrre de la rondeur culturalisée comme forme féminine – n'offrent qu'un exemple.

En tous cas ces micro-paysages corporels, tantôt incohérents tantôt elliptiques, prises de vue de corps féminins, même si rien n'attente la nature biologique, ne manquent pas de manquer nos modèles de mise en ordre.

← <sup>7</sup> De par le choix du cadre, la photographie dirige « à construire imaginativement ce que l'on ne voit pas dans le *champ* visuel de la représentation, mais qui néanmoins le complète : le *hors-champ* » (Joly, 2005, p. 82).

← <sup>8</sup> Sur ce discours représentationnel, qui suppose toujours pour les femmes, pour chaque femme, la « traversée d'un fantasme », je renvoie à Teresa De Lauretis (2007). Dès les années quatre-vingt, De Lauretis a plaidé, notamment, en faveur d'une reconfiguration du sujet féministe, d'un nouveau "sujet épistémique" permettant de rendre compte de certains processus : « the discrepancy, the tension, and the constant slippage between Woman as representation, as the object and the very condition of representation, and, on the other hand, women as historical beings, subjects of "real relations", are motivated and sustained by a logical contradiction in our culture and an irreconcilable one : women are both inside and outside gender, at once within and without representation. That women continue to become Woman, [...] and that we persist in that imaginary relation even as we know, as feminists, that we are not *that*, but we are historical subjects governed by real social relations, which centrally include gender – such is the contradiction that feminist theory must be built on, and its very condition of possibility » (1987, p. 10).

Andrieu, Bernard (dir.). 2010. *Philosophie du corps. Expériences, interactions et écologie corporelle*, Paris : Vrin, 382 p.

Barbaras, Renaud. 1991. *De l'être du phénomène. Sur l'ontologie de Merleau-Ponty*, Grenoble : Édition Jérôme Millon, 379 p.

Bernard, Michel, Nioche, Julie et Julie Perrin. 2005. « Échanges et variations sur H2O NaCl », *Magazine du Centre d'art et de création à Bonlieu - Scène Nationale*, p. 42-48.

Bourgain-Wattiau, Anne, Abecassis, Marie-Laure et Pascale Molinier (dir.). 2016. *L'hystérie sur scène. Des Leçons de Charcot à l'enseignement de Freud et de Lacan*, Paris : Hermann, 251 p.

Bourlez, Fabrice et Lorenzo Vinciguerra (dir.). 2016. *L'Œil et l'Esprit : Maurice Merleau-Ponty entre art et philosophie*, Reims : ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, 280 p.

De Lauretis, Teresa. 1987. *Technologies of Gender : Essays on Theory, Film, and Fiction*, Bloomington - Indianapolis : Indiana University Press, 168 p.

De Lauretis, Teresa. 2007. *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, Paris : La Dispute, 189 p.

Didi-Huberman, Georges. 1982. *Invention de l'hystérie. Charcot et l'Iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris : Éditions Macula, 456 p.

Edelman, Nicole, 2000. « Représentation de la maladie et construction de la différence des sexes. Des maladies de femmes aux maladies nerveuses, l'hystérie comme exemple », *Romantisme*, no. 110, p. 73-87.

-----, 2003. *Les métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIXe siècle à la Grande Guerre*, Paris : Édition La Découverte, collection « L'Espace de l'Histoire », 346 p.

Foucault, Michel. 2003. *Le Pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France (1973-1974)*, Paris : Gallimard/Seuil, 404 p.

Haraway, Donna. 1988. « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective » *Feminist Studies*, vol. 14, no. 3, p. 575-599.

E

Joly, Martine. 2005. *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris : Armand Colin, 160 p.

**B** Lindenmeyer, Cristina. 2010. « Chorégraphies du corps », *Revue française de psychanalyse*, 5 (Vol. 74), p. 1581-1587.

Loroux, Nicole. 1993. « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, no. 27, Éditions du Seuil, p. 23-39 ; repris en 2004 dans « Les Voies traversières de Nicole Loroux. Une helléniste à la croisée des sciences sociales » *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés & EspacesTemps*, no. 87-88, p. 127-139.

Merleau-Ponty, Maurice. 1964. *L'Œil et l'esprit*, Paris : Gallimard, 95 p.

Nancy, Jean-Luc. 2003. *Au fond des images*, Paris : Éditions Galilée, 192 p.

Ouellet-Tremblay, Laurance. 2009. « Contre le corps-image, le corps-scandale : Des fois que je tombe de Renée Gagnon », *Postures, Actes du colloque « Engagement : imaginaires et pratiques »*, Hors-série no.1, p. 47-56.

Roudinesco, Elisabeth (prés.). 1999. *Autour des "Études sur l'Hystérie"*. Vienne 1895, Paris 1995, (Clair, Edelman, Major, Micale, Michels, Rousseau-Dujardin), Paris - Montréal : L'Harmattan, 138 p.

Sicard, Monique. 1995. *L'Année 1895, l'image écartelée entre voir et savoir*, Paris : Éditions Les Empêcheurs De Penser En Rond, 138 p.

----- 1998. *La Fabrique du regard*, Paris : Odile Jacob, 272 p.

----- 2001, « La femme hystérique : émergence d'une représentation », *Communication et langages*, no. 127, 1er trimestre, p. 35-49.

**P**

**H**

**I**





corruption  
identitaire

corruption  
identitaire

À mon arrivée, une fois la cavité bien dilatée, ils pis eux m'ont donné ce cadeau. Comme une taxe de bienvenue qu'on impose aux nouveaux arrivants d'un quartier. J'suis pénétrée dans mon enveloppe corporelle par courrier express inimaginant la suite, sans l'infime parcelle d'hectare de champ des possibles, juste en pleurant, sûrement. J'ai enfilé mes deux bras pis mes pas de dent, autrement ma mémoire est amnésique de mon entrée ici d'dans. Dehors. Respirer est vite devenu une nécessité. Pas trop fort qu'ils disaient, au cas où je m'approprierais l'air d'un voisin ou que je dérangerais les gens que je ne connaissais pas. Encore. J'ai amorcé ma vie avec un muffler dans gorge en guise de paire de bas pour m'empêcher de crier, pour étouffer mes intensités. Du bonheur, de la souffrance, peu importe, tant que je le fasse en silence. Vivre dans une congestion buccale au rythme du trafic pis devoir trouver ça normal.

La normalité m'a fait ravalé avant même d'avoir prononcé jusqu'à déborder de langage en manque de structure, d'appels à l'aide mal formulés, laissant seulement une incompréhension ambiante. J'suis tout trempé d'essayer de bien paraître. L'eau dans cave, les chevilles pleines de rétention d'eau, la promesse d'une habitude hypothermique. Les mesures de mon corps ont mal été prises. Au début, le plan était peut-être bon; la soumission s'est bien déroulée, mais une fois la construction entamée y'a une couple de vices qui se sont cachés. Ma vie a été construite en 2X4 pis les défauts de fabrication gagnent de mon terrain. J'ai beau m'enfuir, mes jambes courent plus vite que moi. Les 32 colonnes couleur glow in the dark drillées au beau milieu de ma face m'assurent la permanence d'une veilleuse la nuit. Faudrait surtout pas que la peur me pogne au cou. Mes défenses tracent les poignets, bracelets de mes incisives, un Au secours ornamental. La seule arme qu'ils m'ont donnée fait saliver, dresser les poils de leur chair entre mes crocs qui sont incapables de mordre. J'me retrouve noyée dans leur bave, glissades humides regards pesants. Le complot du dédommagement esthétique démasqué.

lon  
sept!

L'avortement de ma voix a permis l'aiguisoir de mon ouïe. Terrain fertile pour planter les crayons de plomb servant à écrire vos instructions noir sur blanc. Pareil que sur les modes d'emploi. Au creux de mes tympans, s'émiettent désormais vos ordres. La mine basse. Recouvrant grossièrement ce sol trop longtemps balayé, pardonné, ignoré, aseptisé d'indésirables vérités. Poussière rassurante. Dépouilles et retailles d'une ancienne moi; de ce que j'aurais pu être avant vous. Je fais la grève de la courtoisie pour une durée indéterminée. C'est à mon tour de vivre. Vivre au temps des moissons; le temps d'irriguer mes gencives desséchées d'approbations. Arrêter de sourire; de vous subir. Arrêter de me soumettre à votre soif qui m'a creusé le corps. Si j'ai grandi en me faisant toujours plus petite, souri pour vous faire briller et tué pour permettre votre éloquente parole, je continue mon chemin sans ce vous référentiel, sans cette crainte de désillusion. J'ai un trop plein d'accumulé dans le profond de ma gorge. À tort de ne pas avoir appris à crier, je crache maintenant plus loin, munie d'un manque de classe qui n'est de toute façon pas la mienne. Je crache vos désirs. Je crache vos volontés. Je crache vos manières. Je crache votre matière qui m'a jadis pourriifiée.

Nous, n'existe pas.



*design par Elen Kolev*